

INTRODUCING



Apolonia Sokol. (Ph. Emma Bulet)
Ci-dessous/below: « La Nuit (d'après Ferdinand
Hodler) ». 2018. Huile sur toile. 163 x 360 cm.
(Court. galerie The Pill, Istanbul). *Oil on canvas*



Ce printemps et une partie de l'été, Apolonia Sokol exposait ses tableaux à The Pill, jeune galerie d'Istanbul. Richard Leydier a fait le voyage d'Orient pour découvrir les nouvelles œuvres de cette artiste prometteuse. Elle participe à l'exposition *Mademoiselle* (commissaire : Tara Londi) au Centre régional d'art contemporain (CRAC) de Sète, jusqu'au 6 janvier 2019.

APOLONIA SOKOL

Richard Leydier

■ Il se passe très clairement quelque chose du côté de la jeune peinture, et cela concerne plus particulièrement les femmes trentenaires. La génération née à la fin des années 1980 a en effet enfanté, en France comme ailleurs, une théorie de peintres étonnantes, cultivées, dotées d'une forte personnalité, conscientes de l'histoire des formes et de la manière dont il convient de la digérer pour en extraire des choses neuves... et belles.

Née en 1988, Apolonia Sokol est emblématique de cette génération prolifique. Depuis quelques années, je regarde son travail avec admiration, au point de sauter dans un avion pour visiter sa première exposition personnelle à la galerie The Pill, Istanbul. Sur l'un des longs murs de la galerie se succèdent huit tableaux de format 195 x 114 cm. Tous représentent des femmes, jeunes – souvent l'artiste elle-même –, qui se tiennent dans des

intérieurs d'apparence moderne. Elles sont contemporaines et, dans le même temps, intemporelles, car elles invoquent le souvenir d'autres demoiselles, d'Avignon ou des bords de Seine – on aperçoit en effet un fragment du tableau de Courbet accroché sur un mur. Elles ont la beauté d'antiques déesses, et elles semblent nous dire : vous croyez nous posséder mais nous ne vous appartenons pas. Guerrières au repos, nous sommes pourtant capables de grandes choses. Nous paraissions intouchables, mais toutefois, nous sommes éperdues d'amour, et en ce sens nous l'attendons dans cet espace clos, théâtral et mental, qui est aussi celui d'un atelier. Elles sont en attente d'une inspiration. Il émane ainsi de leur regard une sorte de mélancolie pensive. Elles sont en même temps là et ailleurs. Elles rêvent et s'évadent par le biais d'ouvertures ménagées subrepticement. Une fenêtre, un tableau permettent d'envisager au dehors un monde porteur d'espoir, un avenir radieux.

Elles occupent un espace étrange qui les contient dans une géométrie angulaire et close. Il les contraint, mais aussi il les abrite, et l'on saisit combien les perspectives franches, les murs couverts d'aplats et les arêtes aiguës leur fournissent un cadre finalement rassurant. Si bien qu'elles tiennent une position d'équilibre contradictoire : fortes et fragiles, décidées et incertaines. D'ailleurs, elles ne subissent pas totalement la violence des angles ; leurs membres en génèrent eux-mêmes. Jambes et bras s'ouvrent comme des équerres ou des compas et engagent avec les lignes froides du mobilier et de l'architecture une conversation graphique. Ils semblent mesurer l'espace qui les enserre, et de cette manière lui résister. Ces corps apparaissent souvent désarticulés, évoquant des pantins.

HIÉRATIQUES ET SENSUELLES

Marine semble plus incarnée que les autres. Belle métisse, elle est accoudée à un bar. Elle a glissé deux doigts dans la fente de sa minijupe, à hauteur de son sexe. C'est là une attitude plutôt masculine, digne d'un cow-boy déhanché dans un saloon. Mais son regard ne renvoie aucune mâle assurance. Il est vague, perdu dans le lointain. Derrière, l'artiste a peint un fond constitué de pans de murs jaunes et bleus, qui se connectent exactement à



INTRODUCING

l'aplomb de la jeune femme. Ses pensées oscillent ainsi entre un univers solaire et quelque chose de plus sombre. Elle est partagée. Elle est intensément sexuelle, et aussi empreinte d'une grande douceur.

Ces femmes sont à la fois hiératiques et sensuelles. La rigidité des corps évoque la pein-

ture d'Alex Katz, comme leur « vérité » rappelle les portraits d'Henry Taylor. La monumentalité des figures n'est pas sans rappeler, aussi, les tableaux figuratifs de Kazimir Malevitch et, plus loin, l'art d'Antonello de Messine. La source de toutes ces références aimées et assumées, c'est sans doute l'icône. On devine

en effet une ascendance orientale et orthodoxe. La biographie a ici son importance. D'origine polonaise, l'artiste a grandi entre le Danemark et la France. Et elle se sent particulièrement bien à Istanbul, cité byzantine et musulmane, qui se tient à cheval entre Europe et Asie. L'icône règle le rapport entre fond et figure, qui est une métaphore de la manière dont on transpose un corps dans un lieu, un décor, un pays.

« Plus les corps s'affirment, plus je définis les fonds », nous dit Apolonia. Les figures et leur environnement s'accordent au fur et à mesure. Dans des tableaux plus anciens, les intérieurs étaient peuplés d'objets. L'artiste vivait alors dans un théâtre empli de toutes sortes de choses. Un incendie les a emportées. Si bien qu'elle a recouvert de gris le fond de ses toiles, faisant table rase du passé. Et l'espace est devenu plus théâtral encore, comme dressé de décors minimalistes découpant des espaces métaphysiques. Ces derniers sont des écrans abstraits où se projette l'humeur du moment. « Il est bien plus compliqué d'organiser la lutte entre deux carrés de jaune citron et de jaune de nickel, que d'agencer quinze objets disparates. La simplicité est une chose éminemment difficile », nous dit encore l'artiste.

THÉÂTRE ET CIRQUE

Elle ne choisit pas ses modèles au hasard. Elle a besoin de peindre des gens qui l'impressionnent. Des artistes, des militantes engagées dans des causes diverses, féministes ou LGBT. Elle saisit leur énergie, leur intensité. Ses femmes sont presque surnaturelles, et le mystère pointe dans leurs yeux verts perçants. Dans le même temps, elle capte leur fragilité. Ou bien elle y projette la sienne. Car Apolonia est théâtrale. Elle campe un personnage complexe, à la fois guerrière et un peu pitre. Elle se maquille volontiers en clown. Elle joue le jeu de cet art contemporain qui confine parfois au cirque. Toutefois, elle affirme par sa posture décalée qu'elle n'est pas dupe. Ses tableaux expriment précisément ce que peut éprouver une jeune artiste aujourd'hui. À la fois une grande foi en l'avenir, mais aussi une inquiétude. Elle a trente ans, mais a déjà vécu mille vies. Une cinéaste danoise, Lea Glob, l'accompagne depuis dix ans, caméra à la main. Le film devrait sortir d'ici 2019. Je ne crois pas qu'on ait jamais suivi sur une si longue période l'évolution de la vie d'un jeune artiste. L'émergence d'un talent.

Deux grands tableaux, de format horizontal cette fois-ci, sont peints dans une veine plus ouvertement symboliste. *Echo et Narcisse* montre l'artiste et son fiancé, le poète Azzedine Saleck, enlacés au bord d'un plan d'eau, dont la surface reflète exclusivement la jeune



« Odessa ». 2018. Huile sur toile. 195 x 114 cm.
(Court. galerie The Pill, Istanbul). Oil on canvas

INTRODUCING

femme. *La Nuit* est quant à lui inspiré du tableau éponyme de Ferdinand Hodler. On y voit Apolonia représentée à plusieurs reprises, avec d'autres femmes et Azzedine. La composition est complexe. Les corps y dessinent toutes sortes d'angles. Ce sont eux qui contraignent l'espace, où s'ouvrent deux larges fenêtres. Ce qui est flagrant dans cette œuvre, c'est l'affirmation de la couleur. Le bleu outremer du fond rappelle le lapis-lazuli du mausolée de Galla Placidia, tandis que le jaune irradie comme de l'or. Licône, à nouveau... ■

Richard Leydier est critique d'art, commissaire d'expositions. Il vit et travaille à Paris.

In the spring and into part of the summer, Apolonia Sokol had an exhibition of her paintings at The Pill, a young gallery in Istanbul. Richard Leydier travelled East to discover the latest works of this promising new artist. She is taking part in the exhibition *Mademoiselle*, curated by Tara Londi, at the Centre Régional d'Art Contemporain (CRAC) in Sète, until 6 January 2019.

There is clearly something going on in the area of young painting, and more especially among thirty-something women. The generation born at the end of the 1980s has generated, in France as well as elsewhere, a theoretical trend of painters that are startling, cultured, with strong personalities, and aware of the history of form and the way it needs to be digested in order to extract from it things that are new...and beautiful.

Born in 1988, Apolonia Sokol is emblematic of this discursive generation. I have watched her work for some years, to the point of jumping on a plane to see her first solo exhibition at The Pill Gallery in Istanbul. Along one of the gallery walls extend eight paintings each measuring 195 x 114 cm. All represent women who are young – often the artist herself – and situated in modern-looking interiors. They are contemporary to us and also timeless, as they invoke a memory of other young women, from Avignon or the banks of the Seine – in fact one catches a portion of Courbet's painting hanging on a wall. They have the beauty of ancient goddesses and seem to tell us: you think you possess us but we don't belong to you. We may be warriors at rest but we are still capable of great things. We appear untouchable and we are lost in love; in that sense we await it in this enclosed and theatrical mental space, which is also that of an artist's studio.

They inhabit an unusual space that contains them within an enclosed and angular geometry. It constrains them but shelters them too. Gradually we see how the open perspectives, the walls covered in flat blocks of

colour, and the sharp edges, provide a framework that is in fact reassuring. This makes for a paradoxical equilibrium: they are strong and fragile, decisive and uncertain. In fact they don't fully suffer the violence of the angles, for their limbs generate angles too. Arms and legs open up like set squares or compasses and engage in visual dialogue with the cold lines of the furniture and architecture. Limbs appear to be measuring the space that confines them, and in so doing resist it. The bodies often seem bent and buckled, like puppets.

HIERATIC AND SENSUAL

Marine seems to inhabit her body more than the others. She is a beautiful woman of mixed race leaning on a bar. She has slipped two fingers through a slit in her mini-skirt, at the level of her genitals. It is a rather masculine pose, worthy of a cowboy standing with his weight on one leg in a saloon. But her gaze conveys no male assurance; it is vague and lost in the distance. On the wall behind her, the artist has painted a backdrop composed of planes of yellow and blue mirroring exactly the young woman's steady self-possession. Her thoughts waver between a sunny universe and something darker. She is divided: intensely sexual, and also emanating great softness.

These women are both hieratic and sensual. The rigidity of the bodies bring to mind paintings by Alex Katz, just as their "truth" is reminiscent of Henry Taylor's portraits. The figures' monumentality also puts us in mind of those figurative pictures by Kazimir Malevich and later, of art by Antonello de Messine. The source of all these beloved and adopted references is probably the icon, as some eastern or Orthodox roots are discernible. The biographical element is of importance here. Of Polish origin, the artist grew up between Denmark and France. She feels particularly at ease in Istanbul, the Byzantine and Islamic city straddling Europe and Asia. The icon establishes the relationship between background and subject, such that it is a metaphor for the way a figure is transplanted into a place, a backdrop or a country.

Apolonia tells us: "The more the bodies gain in presence, the more I define the backgrounds." The figures and their environment come together gradually. In the older paintings the interiors were full of objects. The artist was then living in a theatre filled with all sorts of things, but a fire destroyed them. This led to her sweeping away the past by covering the background of her canvasses in grey. The space became even more theatrical, as if furnished with minimalist backdrops delineating metaphysical spaces. These are abstract screens onto which are projected the mood of the moment. "It's much more complicated to manage the

conflict between two squares of bright yellow and nickel yellow, than to arrange a dozen disparate objects. Simplicity is an exceedingly difficult thing," says the artist.

THEATRE AND CIRCUS

Her models are not chosen at random. She needs to paint people who impress her, for example artists or activists committed to various causes, be they feminist or LGBT. She captures their energy, their intensity. These women are almost supernatural, and there is a mystery in their piercing green eyes. At the same time she captures their fragility, or projects onto them her own. Because Apolonia is theatrical; she presents a complex character, simultaneously warrior and joker. She likes to make herself up as a clown. She plays the game of a contemporary art that sometimes borders on circus. She does, however, through her offbeat stance, assert that she is not fooled. Her paintings express exactly the likely feelings of a young contemporary artist: great faith in the future but also an apprehension. At thirty she has already lived many lives. A Danish filmmaker, Lea Glob, has been trailing her for ten years, camera in hand, and the film will probably be out by 2019. I don't believe that the life of a young artist has been followed for that long before. It's the emergence of a talent.

Two large pictures, this time horizontal in format, are painted in a more Symbolist vein. *Echo & Narcisse* shows the artist and her fiancé, the poet Azzedine Saleck, embracing at the water's edge with the watery surface reflecting only the young woman. As for *La Nuit (The Night)*, it is inspired by Ferdinand Hodler's eponymous picture, and shows several Apolonias along with other women and with Azzedine. Its composition is complex. The bodies make up all sorts of angles and they confine the space, which has in it two wide-open windows. What is so striking in the work is its affirmation of colour; the ultramarine background brings to mind the lapis lazuli at the Galla Placidia Mausoleum, while the yellow glows like gold. Once again, the icon...

Translation, C. Demaison-Doherty

Richard Leydier is an art critic and exhibition curator. He lives and works in Paris.

Apolonia Sokol

Née à Paris en /born 1988 in Paris
Vit et travaille à /lives and works in Paris
Expositions récentes /recent shows (sélection):
2016 Galerie Dutko, Paris; 22 Visconti, Paris
Andersen Contemporary, Copenhague
2017 *Tainted Love*, le Confort Moderne, Poitiers
Musée des beaux-arts, Dôle
2018 Galerie Carlier-Gebauer, Berlin
The Pill, Istanbul CRAC, Sète
2019 Villa Arson, Nice